

— Quelle gêne je vais éprouver ! reprit le jeune chevalier, à qui la rougeur de la modestie venait de monter au front. Comment oserai-je paraître en une si auguste assemblée ? Le roi ! la reine ! Non, Cuthbert, je ne saurais soutenir le regard de ces hauts personnages.

— Ah ! mon ami, répondit le vieux soldat, y a-t-il pour nous une autre majesté que celle du Dieu que nous avons l'honneur de servir ? Ne croyez pas que je cherche à vous inspirer le désir de plaire à ces puissances terrestres qui, quelque grandes qu'elles puissent paraître, ne sont, après tout, pétries que d'un peu de boue, aussi bien que le commun des hommes. Pourtant, rendez à César ce qui appartient à César. Croyez que le noble prince, dont nous suivons l'étendard, saura reconnaître le service que vous lui avez rendu. Mais quant à la véritable récompense, ne l'attendez que du Maître de là-haut ; car la jalousie des hommes gâte tout. — C'est bien ! vous voilà maintenant armé. Il me semble que vous êtes un peu pâle encore... Mais le roi saura que vous avez été blessé.

Rien ne saurait peindre le doux orgueil qui brillait dans les traits du bon écuyer, quand il vit son élève s'avancer, noble et fier, sous sa brillante armure. Jamais nourrice ne fut plus heureuse de montrer son charmant nourrisson ; jamais mère ne suivit avec plus de joie sa fille parée des grâces de la jeunesse et de la beauté.

— J'aime à vous voir cet air-là, mon garçon. Redressez-vous. Bien !... On ne parle plus de votre blessure, pas plus que si elle n'avait pas existé... Tenez-vous droit. Vous ne sauriez croire combien les rois, et surtout les reines, sont satisfaits quand on se présente devant eux en bonne tenue... Bien sûr que le prince sera charmé de faire votre connaissance...

Ce fut, en effet, un mouvement de vive curiosité, quand Raoul entra dans la tente royale. Chacun admira (les dames surtout) l'élégance de ses formes, la beauté et la noblesse de ses traits. La pâleur que la maladie avait imprimée sur sa figure avait fait place à la rougeur de la modestie : ce qui donnait un nouveau charme à sa physionomie. La reine se pencha vers une de ses femmes pour jurer par sainte Geneviève et par saint Martin des Champs qu'elle n'avait *oncques veu plus belle flour de chevalerie*. Raoul alla mettre un genou en terre devant le roi, qui le releva et lui donna l'accolade. Il alla ensuite faire la même cérémonie devant la reine, qui lui donna gracieusement sa main à baiser. Après quoi, le prince se plut à lui demander des détails sur son nom et son origine. Au nom de Louville, il l'interrompt :

— Me trompé-je, jeune homme, ou cette terre n'est-elle pas voisine du Puiset ?

— Elle y confine, noble sire.

— Et quel parti vos parents prirent-ils dans la guerre que fit mon père au trop fameux Hugues du Puiset ? Son fils Everard ne compte point, je crois, dans nos rangs ?

— Non, Sire. Everard, n'a point jugé à propos de se croiser.

— Comment l'aurait-il fait ? Tout chien chasse de race. Le fils de l'impie Hugues ne saurait être pris d'un accès de piété. Votre père, Maurice d'Alloville, le soutint-il dans sa guerre injuste contre l'évêque de Chartres, contre ses voisins, contre le roi lui-même ?

— Mon père était trop ami de la justice pour appuyer une cause criminelle. Il lutta toute sa vie contre son puissant voisin, et assista à la prise du Puiset, sous les ordres du roi votre père.

— A la bonne heure ! Il me semblait l'avoir déjà ouï dire, et je suis enchanté de l'apprendre de la bouche de son propre fils. Et maintenant êtes-vous encore en guerre avec Everard ? Comptez, Raoul, que mon appui ne vous fera pas défaut, en cas de besoin.

— Illustre prince, je suis extrêmement confus et reconnaissant de votre bonté pour moi. Mais l'offre de Votre Majesté m'est en ce moment inutile. Je vis en paix avec le sire du Puiset, et même...

— Achevez, dit le roi, qui le vit hésiter et rougir.

— Il me garde ma fiancée, ma chère fiancée.

La curiosité redoubla, surtout dans la partie féminine de l'auditoire. Un regard plus attentif que celui de l'ingénu Raoul aurait même pu voir certains coups d'œil s'échanger, et un léger sourire voler sur plus d'une lèvre. La reine Eléonore prit la parole :

— Le roi, mon noble époux, me permettra-t-il de demander à ce jeune chevalier le nom de celle qui a ses serments ? Je ne doute pas qu'elle ne soit digne d'un si joli chevalier par ses vertus et par sa beauté.

— Ce n'est point à moi, Madame, qu'il sied de parler de celle sur qui le ciel m'a amené à fixer mon choix. J'ose seulement dire que sa vertu me la rend plus chère que sa beauté. C'est de la main d'une sainte que je la tiens. Votre Majesté a-t-elle ouï parler de Gudule la recluse ?

— Je l'ai connue moi-même, lorsque je fus, il y a quelques années, offrir mes vœux à Notre-Dame de Chartres. Pas un pèlerin ne se dispensait d'aller la voir. Est-ce elle qui vous a conseillé cette alliance ? On la disait de la famille des Châtillon.

— Aussi ma fiancée est-elle de ses parentes, se nommant Roselle de Châtillon.

— Roselle ! voilà un fort joli nom. Qu'en dites-vous, mesdames ? Il n'en est pas une de vous qui n'échangeât volontiers le sien pour celui-là. Châtillon ! Mais il me semble, beau sire, mon époux, qu'on compte ce nom parmi les ennemis du roi votre père ?

— En vérité, dit le roi, Gislebert de Châtillon et son frère André prêtèrent appui au sire du Puiset, aux Montfort, aux Cressy, à toutes la ligue des seigneurs conjurés contre mon père. Mais ce jeune chevalier, je l'espère, confirmera la réconciliation qui fut scellée, lorsque le roi permit de reconstruire la tour du Puiset, détruite de ses mains. Qu'en dites-vous, jeune homme ?

— Votre Majesté peut me compter parmi ses plus dévoués vassaux, et ma fiancée partage mes sentiments.

— Et pourquoi, reprit la reine, n'avez-vous pas contracté mariage avec elle, et ne l'avez-vous point